SORTIE D'AUTOMNE EN BAS-LIMOUSIN :
TRAVASSAC ET AUBAZINE

Les ardoisières de Travassac à Donzenac

Pour notre sortie d'automne nous avions choisi cette année le Bas-Limousin. Pour la matinée c'est un ancien site industriel qui a eu la préférence avec les ardoisières de Travassac à Donzenac.

Ce site exceptionnel exploité depuis le XVIIe siècle est désormais le dernier en France. Les ardoisières de l'Anjou ayant cessé récemment leur production. La plus grande partie des ardoises utilisées dans le bâtiment vient aujourd'hui

Pans de Travassac - Arrivée du groupe d'adhérents sur le site des Ardoisières
(© 2024 Bruno Sabatier)

d'Espagne et du Brésil.

Nous étions 30 à nous présenter, sous un soleil radieux, devant l'entrée de l'ancien site d'exploitation qui désormais se fait ailleurs. Un guide très compétent nous prend en charge et nous introduit entre ces gigantesques parois grises sur des cheminement sécurisés aménagés pour les visites.

À nos pieds des fosses de 60 à 80 m de profondeur remplies d'eau... Des haltes bien situées lui permettent de nous donner toutes les informations sur la géologie puis sur les débuts de l'exploitation de l'ardoise sur ce territoire auparavant cultivé. Viendra ensuite ce qu'il appelle l'âge d'or (1846-1939), puis le déclin jusqu'en 1989.

Le secteur ardoisier forme la limite entre le bassin de Brive au sud et le plateau limousin au nord, plus largement entre le Bassin aquitain et le Massif Central. Elles s'enfoncent dans le sol en murs verticaux, séparées par des failles parfois visibles dans le paysage comme à Malaval, commune de Saint-Solve.

Dans l'ardoise de Travassac les cristaux de mica et de quartz sont minuscules. La foliation est dense et fine. Elle permet le clivage de la roche [de la fendre].

Au cours d'un arrêt, un jeune ouvrier nous fait une démonstration du travail de l'ardoise : clivage d'un bloc pour en extraire de fines plaques de quelques millimètres qui seront ou pas, suivant la qualité sonore, conservées pour la vente. Ces ardoises sont percées d'un trou pour être fixées sur le planchage en bois posé sur la charpente.

Pans de Travassac (© 2024 Bruno Sabatier)

Les spectaculaires « pans » de Travassac, sont de véritables murs de pierre dégagés par l'extraction mais ne sont pas à proprement parler de l'ardoise. Ils sont constitués de cristaux plus gros et disposés en désordre. Le quartz y est abondant, la roche est dure et ne se clive [fend] pas.

L'utilisation du schiste ardoisier, comme matériau de couverture, de dallage et

de pierre à bâtir, est très ancienne et remonte à la période gallo-omaine, notamment en Anjou

En bas Bas-Limousin la recherche est en cours avec le dépouillement des registres de notaires qui permettra une analyse technique et sociologique depuis la période médiévale. Certains éléments apparaissent d'ores-et-déjà :

- les terriers médiévaux mentionnent le toponyme Perrières signifiant carrières aux abords de la ville d'Allassac (un barri et une porte).
- à partir du Moyen Âge, l'utilisation de l'ardoise est attestée, dans le bâti, dès le XIIe siècle en construction de murs mais également en couverture à partir du XIVe siècle en milieu urbain et au XVe siècle en milieu rural (habitat nobiliaire et fortifié). Ces bâtiments nécessitèrent une maîtrise de la technique d'extraction et une mise en œuvre particulière (taille, mortier, assemblage).

Pans de Travassac
(© 2024 Bruno Sabatier)

À l'image d'autres centres ardoisiers français, l'extrac-tion devait se faire à ciel ouvert en gradins. Le terrain était d'abord pré-paré, il était « curé » jusqu'au niveau exploitable, une tranchée était ouverte puis deux gradins de chaque côté permet-taient le maintien de la roche. L'opé-ration était ensuite renouvelée jusqu'à l'exploitation optimale du sous-sol.

Les textes consultés men-tionnent, à partir de 1660, les métiers de tailleur, tireur, caveur, ardoiseur et de couvreur en ardoise. Ces hommes semblent avoir une certaine aisance financière car quelques-uns prêtent de l'argent. Des différences apparaissent entre les ouvriers ardoisiers, certains sont dits maîtres (maître tailleur, maître ardoiseur), cette notion de maîtrise confirme l'existence d'une forme d'orga-nisation profes-sionnelle.

La première pièce écrite attestant de l'existence d'une carrière à Travassac remonte à 1685. C'est celle d'un contrat notarié établissant un marché d'un ardoisier avec un prêtre pour la fourniture de l'ardoise nécessaire à la couverture du bâtiment neuf du séminaire. Mais le premier contrat notarié découvert traitant de l'exploitation d'une carrière d'ardoises ne date que de 1723. Il décrit une association pour l'exploitation d'une carrière ainsi qu'un contrat d'apprentissage.

On note dans cet acte la double profession de vigneron-ardoisier, caractéristique d'un milieu socio-professionnel de l'époque.

À partir du XVIIe siècle, les ardoisières de Travassac commencent à prendre une importance régionale : le commerce se développe et se fait de plus en plus loin. En effet, depuis plusieurs siècles, la cathédrale de Limoges est couverte en ardoises de Travassac, en témoigne une quittance datée de 1757. Les villages de Lascaux, Vignols, Juillac, Chabrignac, Saint-Solve, Voutezac, Vertougit, La Roche, le Saillant, Allassac, Espérut et Travassac vont devenir les centres ardoisiers corréziens, Travassac et Allassac étant les deux plus importants. Mais l'exploitation se fait de façon rudimentaire, ne fournissant qu'une clientèle locale, et ce, jusqu'en 1846, avec la création de la Compagnie des Ardoisières de la Corrèze à l'initiative de M. De Jouvenel, grand propriétaire de la région. Elle regroupe plusieurs chantiers qui, appartenant à de petits propriétaires, ne peuvent, faute de fonds, employer des moyens mécaniques pour l'extraction de schistes ardoisiers. Mais, il faut noter qu'autour de la Compagnie, gravitent encore de petites entreprises familiales avec pour la plupart des paysans des environs qui, à temps perdu, viennent faire des ardoises. Petit à petit, les travaux d'exploitation de la Compagnie prirent de l'importance. Ainsi, en 1847, les ardoisières corréziennes emploient environ 150 ouvriers. En août 1874, les propriétaires des actions de la Compagnie des Ardoisières de la Corrèze décident de former une association, régie par les dispositions de la loi du 24 juillet 1867 sur les sociétés anonymes, sous le nom de Société Anonyme des Ardoisières de la Corrèze.

L'âge d'or : 1846-1939

Cette société anonyme ainsi que celles qui la suivent, jouent un rôle très important dans l'essor des ardoisières. En effet, elles sont à l'époque les seules garantes d'une productivité viable par les investissements, les moyens techniques et la cohésion entre les exploitants.

Mais il faut attendre 1893, année de l'inauguration de la ligne de chemin de fer Limoges-Brive, via Uzerche, pour que les ardoisières de Corrèze prennent une réelle ampleur.

Jusque-là, les stocks restent sur place et l'aire de diffusion des ardoises est limitée faute de moyen de transport adéquat.

La nécessité de créer une ligne de chemin de fer est donc primordiale pour l'essor des ardoisières de la Corrèze.

Déjà, en 1866, après avoir constaté que les ardoisières du département sont en essor, le rapport au préfet du Conseil Général mentionne que « l'industrie des mines prendrait à n'en pas douter un certain développement dans le pays,

Pans de Travassac - Un ardoisier à l'oeuvre (© 2024 Bruno Sabatier)

si des moyens de transport, faciles et économiques lui étaient offerts : mais les lignes ferrées, réclamées par le département qui permettraient seules de les assurer manquent encore ; leur absence jusqu'ici a rendu impossible tout essor sérieux de cette industrie ». En effet, le chemin de fer apparaît comme un moyen et un élément moteur de l'essor économique des ardoisières, permettant d'exporter à bas prix et de se faire connaître.

À partir de 1893, les commandes affluent assurant une décennie florissante-sante aux ardoisières.

Les exploitants arrivent tout juste à satisfaire les commandes, la difficulté étant dès lors de recruter des ouvriers ardoisiers. En effet, en 1893, il y a 200 ouvriers dans les ardoisières de Corrèze. A partir de cette date, et jusqu'à la Première Guerre mondiale, ce chiffre ne cessera d'augmenter pour satisfaire les demandes.

Enfin, les ardoisières connaissent également un âge d'or grâce à l'apparition de l'électricité sur les chantiers à partir de 1900. Les moteurs électriques révolutionnent les conditions de travail et d'exploitation, les rendant plus faciles, plus rapides et moins dangereuses. Ainsi, les grues rendent plus facile l'élévation des schistes. Les pompes permettent l'épuisement des eaux du fond des carrières.

A la veille de la Première Guerre mondiale, la Corrèze compte plus de 600 carriers. Mais, les hommes étant mobilisés, les ardoisières doivent fermer provisoirement en 1914. À partir de ce moment, elles ne seront jamais aussi

performantes, les difficultés s'amorçant après la Première Guerre mondiale, mais surtout après la Seconde.

Le déclin : 1939-1989

Après la Seconde Guerre mondiale, de graves problèmes touchent de plein fouet les ardoisières corréziennes.

Tout d'abord, il y a l'apparition de matériaux de remplacement de l'ardoise sur le marché : les fibres-ciment, les tuiles mécaniques[1], les couvertures en métal et en plastique. Lorsque la coopérative « Les Ardoisiers Réunis » de Travassac cesse toute activité, en 1982, leur carnet de commande est plein pour six à huit mois.

Les difficultés d'exploitation apparaissent donc comme une cause de la régression de cette activité. Tout d'abord le schiste composant les veines exploitables n'est pas forcément d'une qualité uniforme.

De plus, la mise en chantier de nouveaux puits d'extraction demande des investissements considérables. On peut citer l'exemple de l'ouverture du dernier puits dans les années 1970, à Travassac, qui a nécessité 170 heures de bulldozer, 450 heures de pelles mécaniques pour déblayer les énormes morceaux de débris qui recouvraient le puits choisi et quatre manœuvres furent employés pendant deux ans au creusement du trou vertical.

On comprend, dès lors, la catastrophe pour une entreprise d'ouvrir un puits qui n'apporte pas les résultats escomptés. Ainsi, cette rentabilité incertaine des chantiers oblige les entreprises à fermer.

Enfin, vu la difficulté voire l'impossibilité de mécaniser l'extraction (les filons étant trop étroits) et la taille du schiste, la structure de cette ardoise ne le permettant pas, cette exploitation est presque totalement artisanale. Elle est d'une faible productivité et rentabilité. Elle est donc soumise à la concurrence des autres bassins ardoisiers étrangers comme ceux d'Angers, d'Espagne, du Portugal, d'Allemagne, du Canada et de la Chine dont l'exploitation, mécanisée, coûte beaucoup moins cher.

Tous ces facteurs ainsi énumérés aboutissent à une même situation : le recrutement diminue dans les carrières. Les jeunes n'y sont plus attirés car cette activité ne laisse entrevoir aucune réelle perspective d'avenir. Ainsi, en 1982, il ne reste plus qu'un seul chantier n'employant qu'un seul ouvrier en Corrèze, à Travassac.

Mais depuis, une lente reprise s’est manifestée avec les chantiers du secteur des Monuments historiques, les bâtiments classés et patrimoniaux.
La dernière ardoisière française a, nous l’espérons, un avenir.

---

[1] La pose de la tuile mécanique ne demande pas de grandes connaissances techniques : l'ardoise et la tuile plate veulent des couvreurs experts, qui se font rares ; de là la création d'écoles de couvreurs, notamment à Angers, l'École supérieure de couverture (1929). Cf. article de René Musset cité dans la bibliographie.

À la sortie du site, un ancien bâtiment a été transformé en petit musée avec des panneaux sur l'histoire de la carrière, les techniques d'exploitation, les mouvements sociaux parmi le personnel, les accidents, etc. Une excellente vidéo y tourne en boucle.

À noter que le site figure à l'inventaire régional du patrimoine géo-logique.

Nous quittons ce site géologique et industriel remarquable pour le restaurant situé au bord de l'ancienne Nationale 20, le Relais du Bas-Limousin à Sadroc, où nous sommes reçus pour un excellent repas.

Nous sommes ensuite attendus à l'abbaye d'Aubazine pour, là aussi, une visite guidée de ce superbe édifice roman situé au milieu du village d'Aubazine, signalé par la façade de l'église donnant sur une vaste place. L'entrée se fait par une porte située sur un grand bâtiment accolé fermant cette place.

Nous sommes accueillis par le Père Philippe Marzin, moine catholique melkite (« *chrétien d'Orient* »), spécialiste de l'histoire et de l'architecture de ce monument.

Présentation générale et fondation de l'abbaye au XIIe siècle

Dans la période qui suivit la réforme grégorienne, premier tiers du XIIe siècle, arrivent dans la forêt d'Aubazine (ou Obazine) deux prêtres qui souhaitent s'installer en ermites. Les qualités d'Étienne ne tardent pas à leur attirer un certain nombre de disciples hommes et femmes. Avant 1150, il tente d'organiser ces groupes et contacte la Grande Chartreuse. Finalement il s'oriente vers la règle de saint Benoit et les cisterciens.

Sont alors créés deux monastères, un pour les hommes à Aubazine et un pour les femmes à proximité, à Coyroux.

L'abbaye d'Obazine, pour sa part, a réussi, dans le premier siècle de son histoire, à se constituer un patrimoine de plus de vingt granges : Bas-Limousin et Haut-Quercy (céréales), Donzenac (vignoble), marais salants dans l'ile d'Oléron, Haute-Auvergne (élevage bovin laitier et production du fromage), pisciculture.

Nous commençons la visite guidée par le jardin du cloitre, de 43 m de côté, mais dont il ne reste rien des galeries. Des sondages et des prospections archéologiques ont permis d'établir qu'il était pavé de tomettes carrées, des sépultures ont également été mises à jour dans la partie contre l'église. Au milieu du jardin subsiste une vasque monolithe, vestige du lavabo originel alimenté par la même source qu'au Xll^{e} siècle.

Abbaye d'Aubazine , vue générale de l'abbaye (© 2024 Bruno Sabatier)

Le bâtiment des moines

Le rez-de-chaussée, qui n'a guère été modifié depuis le XIe siècle comporte une bibliothèque, la salle capitulaire à six travées voûtées d'arêtes, toujours munie sur son pourtour des gradins sur lesquels s'asseyaient les moines pour leur réunion quotidienne ; elle ouvre sur le cloître par une grande porte et quatre baies, un escalier relie le cloître au dortoir ; enfin, la salle de travail des moines, autre belle salle voûtée amputée de sa partie nord.

Ce rez-de-chaussée n'était primitivement surmonté que d'un étage entièrement occupé par le dortoir et les latrines. À la fin du Moyen Âge, au dortoir succédèrent des cellules, et une réorganisation complète fut effectuée au début du XVIll^{e} siècle à l'initiative de l'abbé de Citeaux (qui a dû suggérer les toitures à la bourguignonne de ce bâtiment rehaussé).

De cette réfection du XVIll^{e} siècle demeurent des appartements (non accessibles) et le couloir à petits pavés du premier étage où figurent, entre autres motifs, les armoiries de l’abbaye.

À l'arrière du bâtiment des moines, vers l'est, se dressent les ruines imposantes du « château de l'Abbé », c'est--dire de la résidence dont se dotèrent les abbés commendataires désignés par le roi, qui disposèrent des revenus de l’abbaye à partir de la fin du Moyen Âge.

Le bâtiment nord

La galerie septentrionale du cloître s'appuyait sur un bâtiment comprenant un chauffoir (détruit), un grand réfectoire de quatre travées (détruit

aussi) et la cuisine. Cette dernière est implantée à la charnière des « lieux réguliers », où vivaient les moines, et du quartier des frères convers.

Abbaye d'Aubazine - Entrée de la salle capitulaire
(© 2024 Philippe Deladerrière)

Elle est composée de deux vastes travées voûtées d'arêtes, elles-mêmes construites au-dessus de deux salles voûtées à usage de caves (non accessibles). Les aménagements intérieurs de la cuisine ont dû subir de nombreux remaniements ; la cheminée actuelle, fin XVIIe-début XVIll^{e} siècle, est monumentale. Lors des grands travaux de cette période, on a construit au-dessus des voûtes de la cuisine un étage de chambres pour les hôtes ; la tour d'escalier carrée a disparu.

Le quartier des convers

La galerie occidentale prenait appui sur un simple mur dont le soubassement sert de soutènement à la terrasse du cloître. C'est à l'ouest et en contrebas de ce mur que se développait le quartier des convers (la main d'œuvre active des monastères), composé d'une grande cour (avec l'accès à l'église), et d'un bâtiment (détruit) qui abritait leur réfectoire et leur dortoir, ainsi que des dépendances.

Ce quartier communiquait également avec un grand vivier à poissons, parfaitement conservé, et quatre moulins.

Le canal des moines et les aménagements hydrauliques

Ils demanderaient à eux seuls une demi-journée de visite et nous n'avons pu observer que l'exutoire de ce canal dans le bassin aménagé au pied du mur

Abbaye d'Aubazine - Accueil par le Père Philippe Marzin dans la salle capitulaire (© 2024 Philippe Deladerrière)

de soutènement du jardin du cloitre.

Le canal est un ouvrage d'art exceptionnel par son ampleur et son audace, réalisé par les moines cisterciens à la fin du XIIe siècle. Il était destiné à alimenter le monastère masculin en eau courante.

Implantée sur un promontoire, l'abbaye d'Obazine ne bénéficiait pas de la proximité d'un cours d'eau permettant de mettre en valeur le terroir agricole indispensable au fonctionnement des deux communautés. C'est une quantité d'eau importante, jusqu'à 13 000 m^3 par jour, à partir du bassin de capture sur le Coyroux, qui devait être acheminée afin de subvenir aux besoins d'hygiène, d'artisanat, d'énergie motrice, d'élevage, de pisciculture et d'irrigation.

L'ouvrage a une longueur totale de 2 km. Il constitue l'épine dorsale d'un ensemble d'aménagements hydrauliques bien plus vaste. En amont, des étangs aménagés sur le plateau, assurent la régulation de l'approvisionnement en eau.

Sur la partie basse du canal, après l'abbaye, implantés directement sur celui-ci, fonctionnent quatre moulins. Sur le cours même du Coyroux et construits en dérivation, sept autres ont été édifiés. (...)

Arrivés là, l'heure ayant tourné, il nous restait juste le temps de faire un tour dans l'église accessible depuis la place, mais hélas sans notre guide appelé à d'autres tâches. Nous lui avons adressé nos très chaleureux remerciements pour l'ensemble de ses commentaires passionnants sur les bâtiments conventuels encore debout.

L'église abbatiale

Nous empruntons à la plaquette de Bernadette Barrière des éléments de description qui intéresseront surement nos collègues obligés de quitter les lieux. C'est un édifice roman de la seconde moitié du Xl^{e} siècle dédié à la Vierge, comme presque toutes les églises cisterciennes. Avant d'être amputé de la partie occidentale de sa nef (il reste trois travées sur neuf) au milieu du XVIIIe siècle, c'était un bâtiment particulièrement vaste et imposant. Les pierres de grès taillées provenaient d'une carrière située à quelques kilomètres (Lanteuil). Il est probable que le matériau originel de couverture était en lauze de schiste (aujourd'hui complétée par de l'ardoise).

Les trois travées de nef restantes comportent un vaisseau central et deux bas-côtés.

Le vaisseau central, séparé des bas-côtés par de grands arcs latéraux légèrement brisés, est couvert d'une voûte en berceau, soutenue par des arcs doubleaux ; ceux-ci retombent sur des colonnes engagées par l'intermédiaire de chapiteaux lisses. La lumière pénètre par des baies en plein cintre aménagées dans les murs gouttereaux, à raison d'une par travée ; les baies du mur nord comportent encore des éléments d'origine : des vitraux non colorés « en grisaille », qui seuls étaient admis dans les églises cisterciennes.

Le transept est particulièrement large et ses bras sont voûtés en berceau légèrement brisé. Chacune des six chapelles a conservé son autel d'origine en pierre et sa piscine.

Les 45 stalles en chêne subsistantes, qui s'appuyaient sur des boiseries délimitant un espace clos réservé aux moines, ne datent pas du Moyen Âge. Les boiseries hautes sont absentes et les sièges auraient été exécutés entre 1685 et 1719. (...) Leur originalité réside dans une série de têtes riantes ou en extase, moines barbus contemplatifs ou boudeurs, hommes moustachus ou glabres, certains à l'air soldatesque, coiffés d'un bonnet phrygien ou d'un chapeau à plumes.

Le mur pignon du croisillon sud est percé d'une très grande baie ; une porte aménagée dans le mur ouest permettait l'accès au cimetière (aujourd'hui disparu). Le mur pignon du croisillon nord est mitoyen des bâtiments

monastiques avec lesquels il communique. Prenant appui contre le mur occidental, s'élève l'escalier reliant le dortoir des moines à l'église et utilisé par eux pour l'office de nuit. (...)

La croisée du transept est couverte d'une très belle coupole sur pendentifs, elle est, tout comme la calotte même de la coupole, bâtie en pierres de taille.

Le chœur, conformément aux usages cisterciens, est d'importance modeste. (...) Chacune des deux hautes colonnes engagées qui encadrent l'entrée du chœur porte un chapiteau très légèrement sculpté en méplat. Le chœur enfin, disposait de deux autels, chacun accompagné de sa propre piscine.

Le clocher, qui surmonte la croisée du transept, est une construction très originale, imposante par rapport aux normes cisterciennes. On y passe du plan carré au plan octogonal par un système de gradins de pierre réalisant une superbe figure géométrique, hélas invisible aujourd'hui (recouverte de lauzes pour la protéger). Le recours à ces gradins de pierre a été tenté à l'abbatiale de Beaulieu (Corrèze), ainsi qu'au clocher de la collégiale de Saint-Léonard (Haute-Vienne), mais sans succès. La réussite technique d'Obazine reste à ce jour unique.

Philippe Deladerrière

Abbaye d'Aubazine - Tombeau de Saint-Étienne (© 2024 Bruno Sabatier)

Bibliographie

On se reportera pour en savoir plus à l'excellente plaquette en vente à la sortie du site dont j'ai repris plusieurs paragraphes : *Laissez-vous conter l'ardoise*. Carnet d'exposition ; publié en 2006 par Wilfried Leymarie (chargée de mission), Jean-Pierre Floch (université

de Limoges), Albert Guillaumin (professeur de biologie-géologie), Lisebeth Lestrade (professeur d'histoire-géographie), Yasmine Vergne-Labrousse (animateur de l'architecture et du patrimoine), Jean-Michel Valade (docteur ès Lettres).

ALBE (E.), *Possessions de l'Abbaye d'Obazine dans le diocèse de Cahors et familles du Quercy*, 11 p.

BARRIÈRE (B) (†) ; *Aubazine. Obazine-Coyroux, un monastère double* ; Association histoire et archéologie au pays d'Aubazine (HARPAU), 2e éd., Aubazine, 2009, 50 p. (largement repris dans ce compte rendu).

BARRIÈRE (B), *L'abbaye cistercienne d'Aubazine*, 1977, 252 p.

BARRIÈRE (B), *Le cartulaire de l'abbaye cistercienne d'Aubazine, Université Blaise Pascal de Clermont et Institut d'études du Massif Central,* 1989, 689 p.

BARRIÈRE (B), *Les possessions quercynoises de l'abbaye d'Obazine au Moyen-Age*, séance publique de la SEL le 11 décembre 1983, compte rendu par Jean Lartigaut, BSEL 1983-4, p. 353. [Texte non publié]

FOISSAC (P.) ; *Sortie du 8 juin en Corrèze* ; BSEL 2008-3, p. 234.

LARTIGAUT (J.) ; *Sortie du 2 juin* ; BSEL 1985-2, p. 161.

MAYNARD (G.) *Les possessions de l'abbaye d'Obazine dans le bassin de la Tourmente après la guerre de Cent Ans*, BSEL 1998-1, p. 43.

MAYNARD (G.) ; *Possessions martelaises de l'abbaye d'Obazine aux XIV et XVe siècles*, BSEL 1999-1, p. 27.

MUSSET (R.), *Production, industrie, commerce de l'ardoise en France*, Annales de géographie, 1937, n° 260, p. 174-178.

Citons ce passage intéressant :

En 1936, « *L'extraction n'est que la plus faible part de l'industrie ardoisière en France : sur 1 700 ouvriers, le tiers seulement s'y emploie, et ce ne sont que des manœuvres. Ce sont des ouvriers qualifiés qui fabriquent l'ardoise : le boucage d'abord, qui dégrossit le schiste en morceaux maniables, encore très épais ; le quernage, qui divise ces morceaux en " réparons " de la taille approximative du modèle d'ardoise désiré ; le fendage, qui divise en lames de l'épaisseur voulue; le rondissage, qui donne au produit sa forme régulière et ses dimensions exactes, tout un travail complexe qui veut de l'habileté, surtout le boucage et le fendage.(...)* » Plus loin, Travassac est cité en 4 lignes :

« *L'ardoise du Bassin de Brive, excellente, mais trop lourde, ne sort guère des environs immédiats. (...) Le Massif Central a de petites ardoisières près de Rodez et d'Espalion et dans les affleurements primaires des monts de Lacaune (Lacaune) et de la Montagne-Noire (Dourgne) ; mais seules les carrières du Bassin de Brive (Allassac, Travassac) ont quelque importance (8 600 t en 1932).* »

MUSSET (R.), « *Voici leurs emplois (%) [en 1937] : vespasiennes, 57 ; carrelages, revêtements, applications au bâtiment, 14 ; cuves pour l'industrie chimique, 10 ; monuments funéraires, 9 ; tableaux d'école, 4 ; billards, 4 ; divers, 2.* »

Sur le site Persée.fr qui propose des milliers d'articles de toutes sortes, aucun sur l'ardoise de Travassac ! mis à part celui sur le commerce de l'ardoise (4 lignes ci-dessus) et un de minéralogie (Sur une anomalie de la courbe dilatométrique de l'ardoise de Travassac Corrèze, Pierre Morlier et Micheline Chayé-d'Albissin, Bulletin de la *Société française de Minéralogie et de Cristallographie*, 1970, n° 93-4, p. 488-492).

On pourra consulter les planches « *Ardoise* » dans la *Grande Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert.